

---

**Platon, *La République*,**  
**Livre X**

---

« Et certes, repris-je, si j'ai bien d'autres raisons de croire que notre cité a été fondée de la façon la plus correcte qui fût possible, c'est surtout en songeant à notre règlement sur la poésie (688) que je l'affirme.

Quel règlement ? demanda-t-il.

Celui de n'admettre en aucun cas la poésie imitative. Qu'il faille absolument refuser de l'admettre, c'est, je crois, ce qui apparaît avec plus d'évidence, maintenant 595b que nous avons établi une distinction nette entre les divers éléments de l'âme.

Comment l'entends-tu ?

Pour le dire entre nous - car vous n'irez pas me dénoncer aux poètes tragiques et aux autres imitateurs toutes les oeuvres de ce genre ruinent, ce semble, l'esprit de ceux qui les écoutent, lorsqu'ils n'ont point l'antidote, c'est-à-dire la connaissance de ce qu'elles sont réellement.

Quelle raison t'engage à parler de la sorte ?

Il faut le dire, répondis-je, quoiqu'une certaine tendresse et un certain respect que j'ai depuis l'enfance pour Homère me retiennent de parler; car il semble bien 595c avoir été le maître et le chef de tous ces beaux poètes tragiques. Mais il ne faut pas témoigner à un homme plus d'égards qu'à la vérité, et, comme je viens de le dire, c'est un devoir de parler.

Certainement.

Écoute donc, ou plutôt réponds-moi.

Interroge.

Pourrais-tu me dire ce qu'est, en général, l'imitation ? car je ne conçois pas bien moi-même ce qu'elle se propose.

Alors comment, moi, le concevrai-je ?

Il n'y aurait là rien d'étonnant. Souvent ceux qui ont 596 la vue faible aperçoivent les objets avant ceux qui l'ont perçante.

Cela arrive. Mais, en ta présence, je n'oserai jamais dire ce qui pourrait me paraître évident. Vois donc toi-même.

Eh bien ! veux-tu que nous partions de ce point-ci dans notre enquête, selon notre méthode accoutumée ? Nous avons, en effet, l'habitude de poser une certaine Forme, et une seule, pour chaque groupe d'objets multiples auxquels nous donnons le même nom. Ne comprends-tu pas ?

Je comprends.

Prenons donc celui que tu voudras de ces groupes d'objets multiples. Par exemple, il y a une multitude 596b de lits et de tables.

Sans doute.

Mais pour ces deux meubles, il n'y a que deux Formes, l'une de lit, l'autre de table.

Oui.

N'avons-nous pas aussi coutume de dire que le fabricant de chacun de ces deux meubles porte ses regards sur la Forme, pour faire l'un les lits, l'autre les tables dont nous nous servons, et ainsi des autres objets ? car la 596c Forme elle-même, aucun ouvrier ne la façonne, n'est-ce pas ?

Non, certes.

Mais vois maintenant quel nom tu donneras à cet ouvrier-ci.

Lequel ?

Celui qui fait tout ce que font les divers ouvriers, chacun dans son genre.

Tu parles là d'un homme habile et merveilleux !

Attends, et tu le diras bientôt avec plus de raison. Cet artisan dont je parle n'est pas seulement capable de faire toutes sortes de meubles, mais il produit encore tout ce qui pousse de la terre, il façonne tous les vivants, y compris lui-même, et outre cela il fabrique la terre, le ciel, les dieux, et tout ce qu'il y a dans le ciel, et tout ce qu'il y a sous la terre, dans l'Hadès.

Voilà un sophiste tout à fait merveilleux !

**596d** Tu ne me crois pas ? Mais dis-moi : penses-tu qu'il n'existe absolument pas d'ouvrier semblable ? ou que, d'une certaine manière on puisse créer tout cela, et que, d'une autre, on ne le puisse pas ? Mais tu ne remarques pas que tu pourrais le créer toi-même, d'une certaine façon.

Et quelle est cette façon ? demanda-t-il.

Elle n'est pas compliquée, répondis-je; elle se pratique souvent et rapidement, très rapidement même, si tu veux prendre un miroir et le présenter de tous côtés; tu feras vite le soleil et les astres du ciel, la terre, toi-même **596e**, et les autres êtres vivants, et les meubles, et les plantes, et tout ce dont nous parlions à l'instant.

Oui, mais ce seront des apparences, et non pas des réalités.

Bien, dis-je; tu en viens au point voulu par le discours; car, parmi les artisans de ce genre, j'imagine qu'il faut compter le peintre, n'est-ce pas ?

Comment non ?

Mais tu me diras, je pense, que ce qu'il fait n'a point de réalité; et pourtant, d'une certaine manière, le peintre lui aussi fait un lit. Ou bien non ?

Si, répondit-il, du moins un lit apparent.

Et le menuisier ? N'as-tu pas dit tout à l'heure qu'il **597** ne faisait point la Forme, ou, d'après nous, ce qui est le lit, mais un lit particulier ?

Je l'ai dit en effet.

Or donc, s'il ne fait point ce qui est, il ne fait point l'objet réel, mais un objet qui ressemble à ce dernier, sans en avoir la réalité; et si quelqu'un disait que l'ouvrage du menuisier ou de quelque autre artisan est parfaitement réel, il y aurait chance qu'il dise faux, n'est-ce pas ?

Ce serait du moins le sentiment de ceux qui s'occupent de semblables questions.

Par conséquent, ne nous étonnons pas que cet ouvrage soit quelque chose d'obscur, comparé à la vérité,

**597b** Non.

Veux-tu maintenant que, nous appuyant sur ces exemples, nous recherchions ce que peut être l'imitateur ?

Si tu veux, dit-il.

Ainsi, il y a trois sortes de lits; l'une qui existe dans la nature des choses, et dont nous pouvons dire, je pense, que Dieu est l'auteur - autrement qu'il serait-ce ?...

Personne d'autre, à mon avis.

Une seconde est celle du menuisier.

Oui.

Et une troisième, celle du peintre, n'est-ce pas ?

Soit.μ

Ainsi, peintre, menuisier, Dieu, ils sont trois qui président à la façon de ces trois espèces de lits.

Oui, trois.

**597c** Et Dieu, soit qu'il n'ait pas voulu agir autrement, soit que quelque nécessité l'ait obligé à ne faire qu'un lit dans la nature, a fait celui-là seul qui est réellement le lit ; mais deux lits de ce genre, ou plusieurs, Dieu ne les a jamais produits et ne les produira point.

Pourquoi donc ? demanda-t-il.

Parce que s'il en faisait seulement deux, il s'en manifesterait un troisième dont ces deux-là reproduiraient la Forme, et c'est ce lit qui serait le lit réel, non les deux autres.

Tu as raison.

**597d** Dieu sachant cela, je pense, et voulant être réellement le créateur d'un lit réel, et non le fabricant particulier d'un lit particulier, a créé ce lit unique par nature.

Il le semble.

Veux-tu donc que nous donnions à Dieu le nom de créateur naturel de cet objet, ou quelque autre nom semblable ?

Ce sera juste, dit-il, puisqu'il a créé la nature de cet objet et de toutes les autres choses.

Et le menuisier ? Nous l'appellerons l'ouvrier du lit n'est-ce pas ?

Oui.

Et le peintre, le nommerons-nous l'ouvrier et le créateur de cet objet ?

Nullement.

Qu'est-il donc, dis-moi, par rapport au lit ?

Il me semble que le nom qui lui conviendrait le mieux **597e** est celui d'imitateur de ce dont les deux autres sont les ouvriers.

Soit. Tu appelles donc imitateur l'auteur d'une production éloignée de la nature de trois degrés.

Parfaitement, dit-il.

Donc, le faiseur de tragédies, s'il est un imitateur, sera par nature éloigné de trois degrés du roi et de la vérité, comme, aussi, tous les autres imitateurs.

Il y a chance.

Nous voilà donc d'accord sur l'imitateur. Mais, à propos du peintre, réponds encore à ceci : essaie-t-il, d'après toi, **598** d'imiter chacune des Choses mêmes qui sont dans la nature ou bien les ouvrages des artisans ?

Les ouvrages des artisans, répondit-il.

Tels qu'ils sont, ou tels qu'ils paraissent; fais encore cette distinction.

Que veux-tu dire ?

Ceci : un lit, que tu le regardes de biais, de face, ou de toute autre manière, est-il différent de lui-même, ou, sans différer, paraît-il différent ? et en est-il de même des autres choses ? Oui, dit-il, l'objet paraît différent mais ne diffère en rien.

Maintenant, considère ce point; lequel de ces deux buts **598b** se propose la peinture relativement à chaque objet est-ce de représenter ce qui est tel qu'il est, ou ce qui paraît, tel qu'il paraît ? Est-elle l'imitation de l'apparence ou de la réalité ?

De l'apparence.

L'imitation est donc loin du vrai, et si elle façonne tous les objets, c'est, semble-t-il, parce qu'elle ne touche qu'à une petite partie de chacun, laquelle n'est d'ailleurs qu'une ombre. Le peintre, dirons-nous par exemple, nous représentera un cordonnier, un charpentier ou toute autre artisan **598c** sans avoir aucune connaissance de leur métier; et cependant, s'il est bon peintre, ayant représenté un charpentier et le montrant de loin, il trompera les enfants et les hommes privés de raison, parce qu'il aura donné à sa peinture l'apparence d'un charpentier véritable.

Certainement.

Eh bien ! ami, voici, à mon avis, ce qu'il faut penser de tout cela. Lorsque quelqu'un vient nous annoncer qu'il a trouvé un homme instruit de tous les métiers, qui connaît tout ce que chacun connaît dans sa partie, **598d** et avec plus de précision que quiconque, il faut lui répondre qu'il est un naïf, et qu'apparemment il a rencontré un charlatan et un imitateur, qui lui en a imposé au point de lui paraître omniscient, parce que lui-même n'était pas capable de distinguer la science, l'ignorance et l'imitation.

Rien de plus vrai, dit-il.

Nous avons donc à considérer maintenant la tragédie et Homère qui en est le père, puisque nous entendons certaines personnes dire que les poètes tragiques sont **598e** versés dans tous les arts, dans toutes les choses humaines relatives à la vertu et au vice, et même dans les choses divines; il est en effet nécessaire, disent-elles, que le bon poète, s'il veut créer une belle oeuvre, connaisse les sujets qu'il traite, qu'autrement il ne serait pas capable de créer. Il faut donc examiner si ces personnes, étant tombées sur des imitateurs de ce genre, n'ont pas été **599** trompées par la vue de leurs ouvrages, ne se rendant pas compte qu'ils sont éloignés au troisième degré du réel, et que, sans connaître la vérité, il est facile de les réussir (car les poètes créent des fantômes et non des réalités), ou si leur assertion a quelque sens, et si les bons poètes savent vraiment ce dont, au jugement de la multitude, ils parlent si bien.

Parfaitement, dit-il, c'est ce qu'il faut examiner.

Or, crois-tu que si un homme était capable de faire indifféremment et l'objet à imiter et l'image, il choisirait de consacrer son activité à la fabrication des images, et mettrait cette occupation au premier plan de sa vie, comme s'il n'y avait pour lui rien de meilleur ?

**599b** Non, certes.

Mais s'il était réellement versé dans la connaissance des choses qu'il imite, j'imagine qu'il s'appliquerait beaucoup plus à créer qu'à imiter, qu'il tâcherait de laisser après lui un grand nombre de beaux ouvrages, comme autant de monuments, et qu'il tiendrait bien plus à être loué qu'à louer les autres.

Je le crois, répondit-il, car il n'y a point, dans ces deux rôles, égal honneur et profit.

Donc, pour quantité de choses, n'exigeons pas de comptes d'Homère ni d'aucun autre poète; ne leur **599c** demandons pas si tel d'entre eux a été médecin, et non pas seulement imitateur du langage des médecins, quelles guérisons on attribue à un poète quelconque, ancien ou moderne, comme à Asclépios, ou quels disciples savants en médecine il a laissés après lui, comme Asclépios a laissé ses descendants. De même, à propos des autres arts, ne les interrogeons pas, laissons-les en paix. Mais sur les sujets les plus importants et les plus beaux qu'Homère entreprend de traiter, sur les guerres, le commandement des armées, l'administration des cités, l'éducation de l'homme, il est peut-être juste de l'interroger **599d** et de lui dire : « Cher Homère, s'il est vrai qu'en ce qui concerne la vertu tu ne sois pas éloigné au troisième degré de la vérité - ouvrier de l'image, comme nous avons défini l'imitateur - si tu te trouves au second degré, et si tu fus jamais capable de connaître quelles pratiques rendent les hommes meilleurs ou pires, dans la vie privée et dans la vie publique, dis-nous laquelle, parmi les cités, grâce à toi s'est mieux gouvernée, comme **599e** grâce à Lycurgue, Lacédémone, et grâce à beaucoup d'autres, nombre de cités grandes et petites ? Quel État reconnaît que tu as été pour lui un bon législateur et un bienfaiteur ? L'Italie et la Sicile ont eu Charondas, et nous Solon, mais toi, quel État peut te citer ? Pourrait-il en nommer un seul ?

Je ne le crois pas, répondit Glaucon; les Homérides eux-mêmes n'en disent rien. **600** Mais quelle guerre mentionne-t-on, à l'époque d'Homère, qui ait été bien conduite par lui, ou par ses conseils ?

Aucune.

Cite-t-on alors de lui, comme d'un homme habile dans la pratique, plusieurs inventions ingénieuses concernant les arts ou les autres formes de l'activité, ainsi qu'on le fait de Thalès de Milet et d'Anacharsis le Scythe ?

Non, on ne cite rien de tel.

Mais si Homère n'a pas rendu de services publics dit-on au moins qu'il ait, de son vivant, présidé à l'éducation de quelques particuliers, qui l'aient aimé au point de s'attacher à sa personne, et qui aient transmis à la **600b** postérité un plan de vie homérique, comme ce fut le cas de Pythagore, qui inspira un profond attachement de ce genre, et dont les sectateurs nomment encore aujourd'hui pythagorique le mode d'existence par lequel ils semblent se distinguer des autres hommes ?

Non, là encore, on ne rapporte rien de pareil; car Créophyle, le compagnon d'Homère, encourut peut-être plus de ridicule pour son éducation que pour son nom, si ce qu'on raconte d'Homère est vrai. On dit, en effet, que **600c** ce dernier fut étrangement négligé de son vivant par ce personnage.

On Le dit, en effet. Mais penses-tu, Glaucon, que si Homère eût été réellement en état d'instruire les hommes et de les rendre meilleurs - possédant le pouvoir de connaître et non celui d'imiter - penses-tu qu'il ne se serait pas fait de nombreux disciples qui l'auraient honoré et chéri ? Quoi ! Protagoras d'Abdère, Prodicos de Céos et une foule d'autres arrivent à persuader leurs contemporains, en des entretiens privés, qu'ils ne pourront **600d** administrer ni leur maison ni leur cité, si eux-mêmes ne président à leur éducation, et pour cette sagesse se font si vivement aimer que leurs disciples les porteraient presque en triomphe sur leurs épaules - et les contemporains d'Homère, si ce poète avait été capable d'aider les hommes à être vertueux, l'auraient laissé, lui ou Hésiode, errer de ville en ville en récitant ses vers ! ils ne se seraient pas attachés à eux plus qu'à tout l'or du monde ! ils ne les auraient pas forcés de rester auprès d'eux, dans leur pays, ou, s'ils n'avaient pu les persuader, ils ne les auraient **600e** pas suivis partout où ils allaient, jusqu'à ce qu'ils en eussent reçu une éducation suffisante ?

Ce que tu dis là, Socrate, me paraît tout à fait vrai.

Or donc, poserons-nous en principe que tous les poètes, à commencer par Homère, sont de simples imitateurs des apparences de la vertu et des autres sujets qu'ils traitent, mais que, pour la vérité, ils n'y atteignent pas : semblables en cela au peintre dont nous parlions tout à l'heure, qui dessinera une apparence de cordonnier, **601** sans rien entendre à la cordonnerie, pour des gens qui, n'y entendant pas plus que lui, jugent des choses d'après la couleur et le dessin ?

Parfaitement.

Nous dirons de même, je pense, que le poète applique à chaque art des couleurs convenables, avec ses mots et ses phrases, de telle sorte que, sans s'entendre lui-même à rien d'autre qu'à imiter, auprès de ceux qui, comme lui, ne voient les choses que d'après les mots, il passe - quand il parle, en observant la mesure, le rythme et l'harmonie, soit de cordonnerie, soit d'art militaire, soit **601b** de tout autre objet - il passe, dis-je, pour parler fort bien, tant naturellement et par eux-mêmes ces ornements ont de charme ! Car, dépouillées de leur coloris artistique, et citées pour le sens qu'elles enferment, tu sais, je pense, quelle figure font les oeuvres des poètes, puisque aussi bien tu en as eu le spectacle.

Oui, dit-il.

Ne ressemblent-elles pas aux visages de ces gens qui n'ont d'autre beauté que la fleur de la jeunesse, lorsque cette fleur est passée ?

C'est tout à fait exact.

Or çà ! donc, considère ceci : le créateur d'images, l'imitateur, disons-nous, n'entend rien à la réalité, il ne **601c** connaît que l'apparence, n'est-ce pas ?

Oui.

Eh bien! ne laissons pas la question à demi traitée, voyons-la comme il convient.

Parle, dit-il.

Le peintre, disons-nous, peindra des rênes et un mors.

Oui.

Mais c'est le sellier et le forgeron qui les fabriqueront.

Certainement.

Or, est-ce le peintre qui sait comment doivent être faits les rênes et le mors ? est-ce même celui qui les fabrique, forgeron ou sellier ? n'est-ce pas plutôt celui qui a appris à s'en servir, le seul cavalier ?

C'est très vrai.

Ne dirons-nous pas qu'il en est de même à l'égard de toutes les choses ?

Comment cela ?

**601d** Il y a trois arts qui répondent à chaque objet : ceux de l'usage, de la fabrication et de l'imitation.

Oui.

Mais à quoi tendent la qualité, la beauté, la perfection d'un meuble, d'un animal, d'une action, sinon à l'usage en vue duquel chaque chose est faite, soit par la nature, soit par l'homme ?

À rien d'autre.

Par conséquent, il est de toute nécessité que l'usager d'une chose soit le plus expérimenté, et qu'il informe le fabricant des qualités et des défauts de son ouvrage, par rapport à l'usage qu'il en fait. Par exemple, le joueur de flûte renseignera le fabricant sur les flûtes qui pourront lui servir à jouer; il lui dira comment il doit les faire, et **601e** celui-ci obéira.

Sans doute.

Donc, celui qui sait prononcera sur les flûtes bonnes et mauvaises, et l'autre travaillera sur la foi du premier.

Oui.

Ainsi, à l'égard du même instrument, le fabricant aura, sur sa perfection ou son imperfection, une foi qui sera juste, parce qu'il se trouve en rapport avec celui qui sait, et qu'il est obligé d'écouter ses avis, mais c'est **602** l'usager qui aura la science.

Parfaitement.

Mais l'imitateur, tiendra-t-il de l'usage la science des choses qu'il représente, saura-t-il si elles sont belles et correctes ou non - ou s'en fera-t-il une opinion droite parce qu'il sera obligé de se mettre en rapport avec celui qui sait, et de recevoir ses instructions, quant à la manière de les représenter ?

Ni l'un, ni l'autre.

L'imitateur n'a donc ni science ni opinion droite touchant la beauté ou les défauts des choses qu'il imite.

Non, semble-t-il.

Il sera donc charmant l'imitateur en poésie, par son intelligence des sujets traités !

Pas tant que ça !

Cependant il ne se fera pas faute d'imiter, sans savoir **602b** par quoi chaque chose est bonne ou mauvaise; mais, probablement, imitera-t-il ce qui paraît beau à la multitude et aux ignorants.

Et que pourrait-il faire d'autre ?

Voilà donc, ce semble, deux points sur lesquels nous sommes bien d'accord : tout d'abord l'imitateur n'a aucune connaissance valable de ce qu'il imite, et l'imitation n'est qu'une espèce de jeu d'enfant, dénué de sérieux; ensuite, ceux qui s'appliquent à la poésie tragique, qu'ils composent en vers iambiques ou en vers épiques, sont des imitateurs au suprême degré.

Certainement.

**602c** Mais par Zeus ! m'écriai-je, cette imitation n'est-elle pas éloignée au troisième degré de la vérité ?

Si.

D'autre part, sur quel élément de l'homme exerce-t-elle le pouvoir qu'elle a ?

De quoi veux-tu parler ?

De ceci : la même grandeur, regardée de près ou de loin ne paraît pas égale.

Non, certes.

Et les mêmes objets paraissent brisés ou droits selon qu'on les regarde dans l'eau ou hors de l'eau, ou concaves et convexes du fait de l'illusion visuelle produite par les **602d** couleurs; et il est évident que tout cela jette le trouble dans notre âme. Or, s'adressant à cette disposition de notre nature, la peinture ombrée ne laisse inemployé aucun procédé de magie, comme c'est aussi le cas de l'art du charlatan et de maintes autres inventions de ce genre.

C'est vrai.

Or, n'a-t-on pas découvert dans la mesure, le calcul et la pesée d'excellents préservatifs contre ces illusions, de telle sorte que ce qui prévaut en nous ce n'est pas l'apparence de grandeur ou de petitesse, de quantité ou de poids, mais bien le jugement de ce qui a compté, mesuré, pesé ?

Sans doute.

**602e** Et ces opérations sont l'affaire de l'élément raisonnable de notre âme.

De cet élément, en effet.

Mais ne lui arrive-t-il pas souvent, quand il a mesuré et qu'il signale que tels objets sont, par rapport à tels autres, plus grands, plus petits ou égaux, de recevoir simultanément l'impression contraire à propos des mêmes objets ?

Si.

Or, n'avons-nous pas déclaré qu'il était impossible que le même élément ait, sur les mêmes choses, et simultanément, deux opinions contraires ?

Et nous l'avons déclaré avec raison.

Par conséquent, ce qui, dans l'âme, opine contrairement **603** à la mesure ne forme pas, avec ce qui opine conformément à la mesure, un seul et même élément.

Non, en effet.

Mais certes, l'élément qui se fie à la mesure et au calcul est le meilleur élément de l'âme.

Sans doute.

Donc, celui qui est lui opposé sera un élément inférieur de nous-mêmes.

Nécessairement.

C'est à cet aveu que je voulais vous conduire quand je disais que la peinture, et en général toute espèce d'imitation, accomplit son oeuvre loin de la vérité, qu'elle a commerce avec un élément de nous-mêmes éloigné de la **603b** sagesse, et ne se propose, dans cette liaison et cette amitié, rien de sain ni de vrai.

C'est très exact, dit-il.

Ainsi, chose médiocre accouplée à un élément médiocre, l'imitation n'engendrera que des fruits médiocres.

Il le semble.

Mais s'agit-il seulement, demandai je, de l'imitation qui s'adresse à la vue, ou aussi de celle qui s'adresse à l'oreille, et que nous appelons poésie ?

Vraisemblablement, il s'agit aussi de cette dernière.

Toutefois, ne nous en rapportons pas uniquement à cette ressemblance de la poésie avec la peinture; allons jusqu'à cet élément de l'esprit avec lequel l'imitation **603c** poétique a commerce, et voyons s'il est vil ou précieux.

Il le faut, en effet.

Posons la question de la manière que voici. L'imitation, disons-nous, représente les hommes agissant volontairement ou par contrainte, pensant, selon les cas, qu'ils ont bien ou mal agi, et dans toutes ces conjonctures se livrant soit à la douleur soit à la joie. Y a-t-il rien de plus dans ce qu'elle fait ?

Rien.

Or donc, en toutes ces situations l'homme est-il d'accord **603d** avec lui-même ? ou bien, comme il était en désaccord au sujet de la vue, ayant simultanément deux opinions contraires des mêmes objets, est-il pareillement, au sujet de sa conduite, en contradiction et en lutte avec lui-même ? Mais il me revient à l'esprit que nous n'avons pas à nous mettre d'accord sur ce point. En effet, dans nos précédents propos, nous sommes suffisamment convenus de tout cela, et que notre âme est pleine de contradictions de ce genre, qui s'y manifestent simultanément.

Et nous avons eu raison, dit-il.

En effet, nous avons eu raison. Mais il me semble nécessaire **603e** d'examiner maintenant ce que nous avons omis alors.

Quoi ? demanda-t-il.

Nous disions alors qu'un homme de caractère modéré, à qui il arrive quelque malheur, comme la perte d'un fils ou de quelque autre objet très cher, supporte cette perte plus aisément qu'un autre.

Certainement.

Maintenant examinons ceci : ne sera-t-il nullement accablé, ou bien, pareille indifférence étant impossible, se montrera-t-il modéré, en quelque sorte, dans sa douleur ?

La seconde alternative, dit-il, est la vraie.

**604** Mais dis-moi encore : quand crois-tu qu'il luttera contre sa douleur et lui résistera ? lorsqu'il sera observé par ses semblables, ou lorsqu'il sera seul, à l'écart, en face de lui-même ?

Il se surmontera bien plus, répondit-il, quand il sera observé.

Mais quand il sera seul, il osera, j'imagine, proférer bien des paroles qu'il aurait honte qu'on entendît, et il fera bien des choses qu'il ne souffrirait pas qu'on le vît faire.

C'est vrai.

Or, ce qui lui commande de se raidir, n'est-ce pas la **604b** raison et la loi, et ce qui le porte à s'affliger, n'est-ce pas la souffrance même ?

C'est vrai.

Mais quand deux impulsions contraires se produisent simultanément dans l'homme, à propos des mêmes objets, nous disons qu'il y a nécessairement en lui deux éléments.

Comment non ?

Et l'un de ces éléments est disposé à obéir à la loi en tout ce qu'elle prescrit.

Comment ?

La loi dit qu'il n'y a rien de plus beau que de garder le calme, autant qu'il se peut, dans le malheur, et de ne point s'en affliger, parce qu'on ne voit pas clairement le bien ou le mal qu'il comporte, qu'on ne gagne rien, par la suite, à s'indigner, qu'aucune des choses humaines ne mérite d'être prise avec

grand sérieux, et que ce qui **604c** devrait, dans ces conjonctures, venir nous assister le plus vite possible, en est empêché par le chagrin.

De quoi parles-tu ? demanda-t-il.

De la réflexion sur ce qui nous est arrivé, répondis-je. Comme dans un coup de dés, nous devons, selon le lot qui nous échoit, rétablir nos affaires par les moyens que la raison nous prescrit comme les meilleurs, et, lorsque nous nous sommes heurtés quelque part, ne pas agir comme les enfants qui, tenant la partie meurtrie, perdent le temps à crier, mais au contraire accoutumer sans cesse notre âme à aller aussi vite que possible soigner ce qui **604d** est blessé, relever ce qui est tombé, et faire taire les plaintes par l'application du remède.

Voilà, certes, ce que nous avons de mieux à faire dans les accidents qui nous arrivent.

Or, c'est, disons-nous, le meilleur élément de nous-mêmes qui veut suivre la raison.

Évidemment.

Et celui qui nous porte à la ressouvenance du malheur et aux plaintes, dont il ne peut se rassasier, ne dirons-nous pas que c'est un élément déraisonnable, paresseux, et ami de la lâcheté ?

Nous le dirons, assurément.

Or, le caractère irritable se prête à des imitations nombreuses **604e** et variées, tandis que le caractère sage et tranquille, toujours égal à lui-même, n'est pas facile à imiter, ni, une fois rendu, facile à comprendre, surtout dans une assemblée en fête, et pour les hommes de toute sorte qui se trouvent réunis dans les théâtres; car l'imitation qu'on leur offrirait ainsi serait celle de sentiments qui leur sont étrangers.

**605** Certainement.

Dès lors, il est évident que le poète imitateur n'est point porté par nature vers un pareil caractère de l'âme, et que son talent ne s'attache point à lui plaire, puisqu'il veut s'illustrer parmi la multitude ; au contraire, il est porté vers le caractère irritable et divers, parce que celui-ci est facile à imiter.

C'est évident.

Nous pouvons donc à bon droit le censurer et le regarder comme le pendant du peintre; il lui ressemble en ce qu'il ne produit que des ouvrages sans valeur, au point de vue de la vérité, et il lui ressemble encore du fait qu'il a **605b** commerce avec l'élément inférieur de l'âme, et non avec le meilleur. Ainsi, nous voilà bien fondés à ne pas le recevoir dans un État qui doit être régi par des lois sages, puisqu'il réveille, nourrit et fortifie le mauvais élément de l'âme, et ruine, de la sorte, l'élément raisonnable, comme cela a lieu dans une cité qu'on livre aux méchants en les laissant devenir forts, et en faisant périr les hommes les plus estimables; de même, du poète imitateur, nous dirons qu'il introduit un mauvais gouvernement dans l'âme de chaque individu, en flattant ce qu'il y a en elle **605c** de déraisonnable, ce qui est incapable de distinguer le plus grand du plus petit, qui au contraire regarde les mêmes objets tantôt comme grands, tantôt comme petits, qui ne produit que des fantômes et se trouve à une distance infinie du vrai.

Certainement.

Et cependant nous n'avons pas encore accusé la poésie du plus grave de ses méfaits. Qu'elle soit en effet capable de corrompre même les honnêtes gens, à l'exception d'un petit nombre, voilà sans doute ce qui est tout à fait redoutable.

Assurément, si elle produit cet effet.

Écoute, et considère le cas des meilleurs d'entre nous. Quand nous entendons Homère ou quelque autre poète tragique imiter un héros dans la douleur, qui, au milieu **605d** de ses lamentations, s'étend en une longue tirade, ou chante, ou se frappe la poitrine, nous ressentons, tu le sais, du plaisir, nous nous laissons aller à l'accompagner de notre sympathie, et dans notre enthousiasme nous louons comme un bon poète celui qui, au plus haut degré possible, a provoqué en nous de telles dispositions.

Je le sais; comment pourrais-je l'ignorer.

Mais lorsqu'un malheur domestique nous frappe, tu as pu remarquer que nous mettons notre point d'honneur à garder l'attitude contraire, à savoir rester calmes et courageux, parce que c'est là le fait d'un homme, et que **605e** la conduite que nous applaudissons tout à l'heure ne convient qu'aux femmes.

Je l'ai remarqué.

Or, est-il beau d'applaudir quand on voit un homme auquel on ne voudrait pas ressembler - on en rougirait même - et, au lieu d'éprouver du dégoût, de prendre plaisir à ce spectacle et de le louer ?

Non, par Zeus ! cela ne me semble pas raisonnable.

Sans doute, surtout si tu examines la chose de ce **606** point de vue.

Comment ?

Si tu considères que cet élément de l'âme que, dans nos propres malheurs, nous contenons par force, qui a soif de larmes et voudrait se rassasier largement de lamentations - choses qu'il est dans sa nature de désirer - est précisément celui que les poètes s'appliquent à satisfaire et à réjouir; et que, d'autre part, l'élément le meilleur de nous-mêmes, n'étant pas suffisamment formé par la raison et l'habitude, se relâche de son rôle de gardien vis-à-vis de cet élément porté aux lamentations, sous prétexte qu'il est simple spectateur des malheurs d'autrui, que pour lui il n'y a point de honte, **606b** si un autre qui se dit homme de bien verse des larmes mal à propos, à le louer et à le plaindre, qu'il estime que son plaisir est un gain dont il ne souffrirait pas de se priver en méprisant tout l'ouvrage. Car il est donné à peu de personnes, j'imagine, de faire réflexion que ce qu'on a éprouvé à propos des malheurs d'autrui, on l'éprouve à propos des siens propres; aussi bien après avoir nourri notre sensibilité dans ces malheurs-là n'est-il pas facile de la contenir dans les nôtres **606c** Rien de plus vrai.

Or, le même argument ne s'applique-t-il pas au rire ? Si, tout en ayant toi-même honte de faire rire, tu prends un vif plaisir à la représentation d'une comédie, ou, dans le privé, à une conversation bouffonne, et que tu ne haïsses pas ces choses comme basses, ne te comportes-tu pas de même que dans les émotions pathétiques ? Car cette volonté de faire rire que tu contenais par la raison, craignant de t'attirer une réputation de bouffonnerie, tu la détends alors, et quand tu lui as donné de la vigueur il t'échappe souvent que, parmi tes familiers, tu t'abandonnes au point de devenir auteur comique.

C'est vrai, dit-il.

**606d** Et à l'égard de l'amour, de la colère et de toutes les autres passions de l'âme, qui, disons-nous, accompagnent chacune de nos actions, l'imitation poétique ne produit-elle pas sur nous de semblables effets ? Elle les nourrit en les arrosant, alors qu'il faudrait les dessécher, elle les fait régner sur nous, alors que nous devrions régner sur elles pour devenir meilleurs et plus heureux, au lieu d'être plus vicieux et plus misérables.

Je ne puis que dire comme toi.

**606e** Ainsi donc, Glaucon, quand tu rencontreras des panégyristes d'Homère, disant que ce poète a fait l'éducation de la Grèce, et que pour administrer les affaires humaines ou en enseigner le maniement il est juste de le prendre en main, de l'étudier, et de vivre en réglant d'après lui **607** toute son existence, tu dois certes les saluer et les accueillir amicalement, comme des hommes qui sont aussi vertueux que possible, et leur accorder qu'Homère est le prince de la poésie et le premier des poètes tragiques, mais savoir aussi qu'en fait de poésie il ne faut admettre dans la cité que les hymnes en l'honneur des dieux et les éloges des gens de bien. Si, au contraire, tu admets la Muse voluptueuse, le plaisir et la douleur seront les rois de ta cité, à la place de la loi et de ce principe que, d'un commun accord, on a toujours regardé comme le meilleur, la raison.

C'est très vrai.

Que cela donc soit dit pour nous justifier, puisque nous **607b** en sommes venus à reparler de la poésie, d'avoir banni de notre État un art de cette nature : la raison nous le prescrivait. Et disons-lui encore, afin qu'elle ne nous accuse point de dureté et de rusticité, que la dissidence est ancienne entre la philosophie et la poésie. Témoins les traits que voici : « la chienne hargneuse qui aboie contre son maître », « celui qui passe pour un grand homme dans les vains bavardages des fous », « la troupe des têtes trop sages », « les gens qui se tourmentent à **607c** subtiliser parce qu'ils sont dans la misère et

mille autres qui marquent leur vieille opposition. Déclarons néanmoins que si la poésie imitative peut nous prouver par de bonnes raisons qu'elle a sa place dans une cité bien policée, nous l'y recevrons avec joie, car nous avons conscience du charme qu'elle exerce sur nous - mais il serait impie de trahir ce qu'on regarde comme la vérité. Autrement, mon ami, ne te charme-t-elle pas toi aussi, surtout quand tu la vois à travers Homère ?

**607d** Beaucoup.

Il est donc juste qu'elle puisse rentrer à cette condition : après qu'elle se sera justifiée, soit dans une ode, soit en des vers de tout autre mètre.

Sans doute.

Nous permettrons même à ses défenseurs qui ne sont point poètes, mais qui aiment la poésie, de parler pour elle en prose, et de nous montrer qu'elle n'est pas seulement agréable, mais encore utile au gouvernement des États et à la vie humaine; et nous les écouterons avec **607e** bienveillance, car ce sera profit pour nous si elle se révèle aussi utile qu'agréable.

Certainement, dit-il, nous y gagnerons.

Mais si, mon cher camarade, elle ne nous apparaît point sous ce jour, nous ferons comme ceux qui se sont aimés, mais qui, ayant reconnu que leur amour n'était point profitable, s'en détachent - par force certes, mais s'en détachent pourtant. Nous aussi, par un effet de l'amour qu'a fait naître en nous pour une telle poésie l'éducation de nos belles républiques, nous serons tout **608** disposés à voir se manifester son excellence et sa très haute vérité; mais, tant qu'elle ne pourra point se justifier, nous l'écouterons en nous répétant, comme une incantation qui nous prémunisse contre elle, ces raisons que nous venons d'énoncer, craignant de retomber dans cet amour d'enfance qui est encore celui de la plupart des hommes. Nous nous répéterons donc qu'il ne faut point prendre au sérieux une telle poésie, comme si, sérieuse elle-même, elle touchait à la vérité, mais qu'il **608b** faut, en l'écoutant, se tenir sur ses gardes, si l'on craint pour le gouvernement de son âme, et enfin observer comme loi tout ce que nous avons dit sur la poésie.

Je suis parfaitement d'accord avec toi.

Car c'est un grand combat, ami Glaucon, oui, plus grand qu'on ne pense, que celui où il s'agit de devenir bon ou méchant; aussi, ni la gloire, ni la richesse, ni les dignités, ni même la poésie ne méritent que nous nous laissions porter à négliger la justice et les autres vertus. »